Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 44 (1911)

Heft: 6

Artikel: Contribution à la psychologie de la foi

Autor: Durand-Pallot, C.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379899

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CONTRIBUTION A LA PSYCHOLOGIE DE LA FOI

PAR

CH. DURAND-PALLOT

I

Quelles sont les conditions psychologiques favorables à l'éclosion de la foi, et plus spécialement de la foi en Dieu?

Cette question, au sens actuel du mot « psychologique », revient à celle-ci : dans quelles conditions notre organisme doit-il se trouver pour que puisse naître en lui ce processus psychique d'une nature si spéciale que nous nommons la foi?

Ces conditions sont si multiples que nous ne pourrons en étudier que quelques-unes, dans un travail de courte haleine tel que celui-ci. Mais nous espérons arriver à montrer que si rudimentaires que soient encore nos connaissances des rapports du physique et du moral, il nous est cependant possible d'entrevoir certaines considérations utiles au point de vue de l'apologétique chrétienne, et mieux encore, plaçant à notre portée de précieux moyens de cure d'âme en ce qui touche le prochain, de sanctification personnelle en ce qui nous concerne directement.

II

Les mots de *foi* et de *croire* ont dans ce travail une signification précise qu'il importe de mettre en évidence. Ces expressions recouvrent en effet des représentations intellectuelles si diverses que, faute d'entente, cet assemblage de

trois lettres, *foi*, éveillerait dans l'esprit du lecteur des notions très légitimes, mais si éloignées de l'objet de ce travail, que toute compréhension en deviendrait impossible.

Dans un ancien et excellent catéchisme, celui de Cellérier (1845), on trouve cette demande et cette réponse :

« — Qu'est-ce que croire au Saint-Esprit ? — C'est croire tout ce que l'Ecriture Sainte nous enseigne touchant le Saint-Esprit. »

La possession de cette foi n'exclut pas l'autre, celle dont nous allons parler, mais elle en est en quelque sorte l'antipode. La foi dont nous désirons étudier les conditions psychologiques a son expression dernière et parfaite dans la *possession de la certitude de la réalité de l'Invisible*, certitude non pas raisonnée, mais sentie et vécue. C'est la certitude mystique et passionnée du fidèle assuré que Dieu existe, parce qu'il est là, près de lui, en lui, certitude évidente et complète, absolue au point qu'elle sert de norme à la vie, que tout s'explique par elle, qu'elle illumine toutes les douleurs, qu'elle rend aisés tous les sacrifices, qu'elle crée toutes les joies. En un mot la foi de saint Paul s'écriant triomphalement : « Ce n'est plus moi qui vis, Christ vit en moi. »

La foi existant à un tel degré de puissance est rare ; néanmoins des livres tel que celui de James sur *Les variétés de l'expérience religieuse* abondent en observations de cas où la foi s'est manifestée avec une intensité et une perfection assez complète pour réaliser à la lettre la définition de l'épître aux Hébreux : « La foi est une démonstration des choses qu'on ne voit pas. »

« Pendant que je parlais, dit l'un, le monde spirituel se dressa devant moi, comme s'il s'élevait de l'abîme avec la majesté du destin. Jamais je n'avais senti si clairement l'esprit de Dieu en moi et autour de moi. Toute la chambre me semblait pleine de Dieu... »

III

La foi nous apparaît ainsi comme une faculté bien nettement différenciée de toutes les autres propres à l'esprit hu-

main, et qui semble pouvoir se définir : une *puissance d'étreindre la certitude de la réalité invisible.*

La foi la plus haute sera celle qui permet d'étreindre cette certitude alors que toutes les apparences sont contre elle. Et nous comprenons que la foi en Dieu soit l'acte de foi par excellence, parce qu'elle est, en tant que certitude vivante, la plus difficile à réaliser. Celui qui la possède se place en contradiction complète avec les apparences du monde où il vit : ce monde est matière et Dieu est Esprit !

Si telle est la foi suprême, elle existe encore dans des cas où la contradiction entre l'apparence et la réalité est moindre. On en trouve de bons exemples en dehors du domaine spécifiquement religieux. Une mère n'a pas vu son fils qui est en voyage depuis plusieurs mois, et n'en a point reçu de nouvelles. Elle continue à croire en son affection très grande ; il lui faut de la foi pour cela, car elle ne voit pas l'affection de son fils, elle n'en a aucune preuve, les apparences sont même pour que cette affection ait diminué, puisque le fils n'a rien écrit...

Cet exemple nous permet de mettre en évidence la généralité de l'acte de foi, qui tient une place énorme dans toutes nos vies. Nous n'avons nullement la certitude mathématique que nos parents ou notre conjoint nous aiment, nous n'en sommes persuadés que grâce à un acte de foi. La remarque en a souvent été faite dans un but apologétique ; nous désirons l'utiliser à un autre dessein, et voulons simplement montrer que pour croire en l'amour des siens, il faut autre chose que ce que donnent les simples apparences, il faut une force intérieure permettant de conclure de ces apparences à la réalité, et qui plus est, permettant de *sentir*, de *vivre* cette réalité.

Preuve en soit les cas pathologiques, les malheureux incapables de croire réellement en l'affection des leurs. Hier ils y croyaient; aujourd'hui ils ne le peuvent. Les faits, les apparences n'ont nullement changé ; leurs parents sont pour eux aujourd'hui ce qu'ils étaient hier. Mais eux, malades, ont changé ; hier ils possédaient la force de croire, aujourd'hui

ils ne l'ont plus ; et ils la possèderont à nouveau demain si leur état s'améliore.

Il est des exemples plus typiques encore ; tels ceux de l'obsession du doute dans ses formes inférieures. N. n'arrive pas à croire qu'il ne s'est pas trompé en rendant de l'argent; il compte et recompte dix fois ; il acquiert une certitude *intellectuelle*, mais qui ne le convaint pas, car la certitude réelle, vécue, lui échappe, certitude qui seule lui permettrait de se déterminer et d'agir, et seule lui procurerait la paix intérieure. Il manque de la force de croire ; sa maladie l'a placé dans un état de pénurie psychologique qui, dans un acte élémentaire de la vie, l'empêche de parvenir à la foi.

IV

C'est donc, au sens que nous spécifions maintenant, un acte de foi que de *réaliser que sur un point quelconque on possède la certitude*. On vit toujours dans les probabilités, et pour conclure du probable au certain, il faut accomplir un acte de foi qui n'est évidemment possible que si l'on possède un X mystérieux, une force *ad hoc*, dont tout être normal a à sa disposition un certain quantum.

Ce quantum est-il très grand, des réalités difficiles à atteindre, parce que contredites par les apparences, deviennent accessibles. A mesure qu'il diminue, le nombre des réalités « croyables » se restreint. Lorsque le quantum est trop bas, les réalités évidentes même, en faveur desquelles sont toutes les apparences, ne peuvent plus être assimilées. Et l'expérience clinique montre que lorsque le quantum est à son étiage, le malade perd jusqu'à la certitude de sa propre existence. « Il me semble, vous dira-t-il, que ce n'est plus moi qui vis en moi, qu'un autre que moi vous parle. Je me sens comme hors de moi, vivant dans un rêve [1]. »

A contempler ainsi le phénomène de la foi sous cet angle

[1] Cette dernière expression nous permet de faire remarquer que ce sentiment d'irréalité et de dépersonnalisation se rencontre à l'état aigu ailleurs que dans des cas pathologiques. Qu'un événement subit vienne bouleverser nos habitudes,

tout pratique et expérimental, il est impossible de ne pas être frappé par le caractére qui en fait l'unité. Dire : *je crois en Dieu*, c'est l'acte de foi suprême, parce que toutes les apparences contredisent cette affirmation, — et dire : *j'existe*, c'est l'acte de foi élémentaire, parce que toutes les apparences viennent à l'appui de cette déclaration. Mais les deux actes ne sont différents qu'en intensité, et non en qualité. Pour l'un comme pour l'autre il faut réaliser en soi un certain nombre de conditions sans lesquelles l'appui des circonstances extérieures, si considérable soit-il, est incapable de mener à la certitude vécue, à la conviction de la réalité de l'objet de la foi.

La reconnaissance de cette unité dans les phénomènes de foi implique le choix de la méthode à employer pour la recherche des conditions qui rendent la foi possible. Etudier ces conditions lorsque la foi est intense, comme dans le sentiment de la réalité de Dieu, est chose difficile. Elle l'est moins dans les cas rudimentaires. Tandis que l'homme ne possède que rarement une foi portée à son intensité maximum, jamais pour un temps bien long et toujours dans des conditions qui excluent à peu près complètement l'observation et l'étude, il est au contraire relativement fréquent de rencontrer des individus dont les possibilités de croire sont diminués à un degré pathologique. Comme rien n'empêche de les soumettre aux examens les plus prolongés et les plus minutieux, on peut chercher ce qui leur manque pour pouvoir croire, déficit aisé à découvrir vu son importance. Ici comme dans presque tous les domaines de la psychologie, il est possible d'arriver par l'étude du pathologique et par la voie négative à des résultats éminemment positifs.

par exemple un deuil imprévu et terrible, tous nous dirons : « Je ne puis arriver à croire que ce soit vrai. » Ce n'est point là une simple forme de langage. Nous avons la certitude intellectuelle de la réalité de l'événement douloureux, mais nous n'y croyons pas. Malgré l'évidence des faits notre être ne peut s'en assimiler la réalité, faute de force adaptée à des faits aussi nouveaux et inattendus.

V

Ce sont ces résultats que nous avons à exposer avant de conclure par des applications d'ordre pratique.

Depuis dix à quinze ans on a étudié de très près les malades qui ne peuvent étreindre la certitude dans les cas simples, ceux qui doutent de tout, de l'affection des leurs, de leur capacité à accomplir quoi que ce soit, en un mot tous les malheureux névrosés qui appartiennent à la grande famille des *obsédés psychasthéniques*. On a trouvé ce qui leur manquait, on a trouvé aussi dans une certaine mesure comment on pouvait remédier à leur mal.

Cette étude s'étant faite dans les milieux médicaux, l'analogie entre la foi dans ses formes supérieures et celle dans les cas inférieurs a bien été vue, mais on n'en a pas tiré d'application. C'est notre tâche à nous psychologues chrétiens, puisque cela intéresse directement la cure d'âme.

Et sans plus de préliminaires, disons que ce dont souffre quiconque est en déficit dans sa foi, c'est d'une *insuffisance de tension dans son quantum de force psychique.*

Chacun de ces termes exige un commentaire.

VI

Arrêtons-nous d'abord sur celui de *tension.*

Dans la nature toute force agissante peut être envisagée sous l'angle de la quantité et sous celui de la tension. Le résultat obtenu est exprimé par le produit de la quantité multiplié par la tension. C'est ce qu'exprime la formule fondamentale de l'énergétique : $E = Q \times T$, où E exprime le travail produit, l'énergie déployée, et montre qu'elle est fonction de Q, la quantité, et de T, la tension.

Par exemple le travail effectué par une pierre qui tombe est représenté par le poids de la pierre (Q), multiplié par la hauteur de la chute (T).

Or nous savons tous que pour obtenir un résultat déterminé, il faut qu'il existe un rapport déterminé aussi entre la

quantité et la tension. Pour que de l'eau monte à un cinquième étage, il ne suffit pas d'avoir beaucoup d'eau, arrivant par un tuyau d'un énorme diamètre ; il faut aussi qu'elle vienne sous une pression, une tension suffisante. Pour qu'une lampe fonctionne, il faut de l'énergie électrique, mais dans un rapport déterminé entre la tension et la quantité. Trop de volts (tension) et pas assez d'ampères (quantité) empêcheront la lampe d'éclairer, aussi bien que pas assez de volts et trop d'ampères. La chaleur nécessaire pour fondre une tonne de plomb sera insuffisante pour fondre un gramme de platine, si le degré de chaleur indispensable, c'est-à-dire sa tension, n'est pas atteint.

L'homme, en tant que machine psychique, est soumis aux mêmes lois que toute machine au monde. Un processus psychique quelconque absorbe de la force, qui doit se dépenser non au hasard, mais en une quantité appropriée au résultat à obtenir, multipliée par une tension non moins déterminée. Si on pouvait mesurer cette force en litres et en degrés, comme de l'eau chaude, nous dirions que la production de tout processus psychique exige X litres de force portée à Y degrés, X et Y représentant des chiffres précis et invariables.

Ceci peut sembler fort clair. Mais que représentent ces abstractions : quantité et tension, appliquées à un élément aussi mystérieux que la force qui se dépense en processus psychiques ?

Mystérieux certes. Toutefois pas plus que la force électrique par exemple, jamais vue, uniquement constatée en ses effets. Il n'est pas moins naturel de parler de quantité et de tension pour l'une que d'ampères et de volts pour l'autre, et il n'est pas plus possible d'expliquer les effets de la force psychique en faisant abstraction de ces données, que d'expliquer les effets de la force électrique en oubliant de la mesurer à la fois en tension et en quantité, en volts et en ampères.

VII

Une considération encore, et nous toucherons au but.

Il est permis de considérer l'être vivant comme un conglo-

mérat d'éléments réunis en une unité par l'action de la force vitale. Lorsqu'il est constitué par l'union de quelques molécules en une seule cellule, comme chez les protozoaires, une force vitale peu considérable suffit pour réaliser et maintenir l'union. La diversité des éléments s'accroissant à mesure qu'on s'élève dans le règne animal, la force qui les relie en un tout doit être de plus en plus grande.

Il en est de même pour le moi psychologique, sans nul doute formé d'un nombre aussi considérable d'unités que le moi physiologique, unités représentées par les équivalents des perceptions, sensations, émotions de tous genres, toutes celles que j'éprouve en ce moment, toutes celles que j'ai éprouvées dès le début de ma vie psychologique et que j'ai conservées en moi grâce à la mémoire ou encore emmagasinées dans les arcanes de mon subconscient.

Une des fonctions de ma force psychologique consistera donc à puiser dans ces magasins d'éléments divers, à les réunir au moins momentanément en un faisceau plus ou moins considérable, et à les imposer à ma conscience psychologique. Tant que celle-ci n'en a pas pris connaissance, j'ignore l'existence du faisceau.

Le faisceau des éléments présents à notre conscience à un moment donné peut donc comprendre un nombre très variable de ces éléments. Lorsque mille objets se présentent à la fois à notre esprit, le nombre des éléments est naturellement mille fois plus grand que lorsque nous ne pensons qu'à un seul : mais il est aisé de saisir que le lien qui retient ensemble les divers éléments est mille fois plus faible dans un cas que dans l'autre. Voici donc trouvées les deux représentations que nous cherchions, la distinction entre l'action de la force psychologique agissant en quantité, et agissant en tension. La force psychologique s'emploie-t-elle à maintenir dans le champ de notre conscience un grand nombre d'éléments, elle agit surtout en quantité, et avec une tension faible ; s'emploie-t-elle à unir un petit nombre d'éléments, elle agit en intensité, avec une tension forte. Plus le nombre des éléments est grand, moins ils sont unis fortement ; moins

ils sont nombreux, plus ils sont unis, moins ils présentent de tendance à la désagrégation.

VIII

Or, avons-nous dit, la caractéristique des obsédés du doute, c'est de manquer de force psychologique agissant surtout en tension. Nous pouvons transcrire maintenant cette formule et dire : leur caractéristique est d'être dans l'impossibilité de n'avoir que peu d'objets réunis dans leur champ de conscience, et les objets qui s'y trouvent, trop nombreux, ont une tendance continuelle à fuir pour être remplacés par d'autres. Et c'est bien ce que l'observation montre : ces malades sont dans un état d'instabilité mentale perpétuelle. Ils ne peuvent fixer leur attention sur rien, les idées s'imposent à eux, et non eux à elles. La totalité de la force psychologique répandue sur trop d'objets est dans un état de tension trop faible, et la tension trop faible s'accompagne de la perte de la faculté de sentir le réel, d'y croire.

Je ne puis entrer dans les considérations fort longues, comme aussi dans le détail des expériences qui ont conduit à cette notion de la tension psychologique et de son rôle. Je dois me borner à renvoyer entre autres aux travaux de Pierre Janet. Disons seulement qu'on est parvenu à dresser une sorte d'échelle, sur les barreaux de laquelle peuvent être rangés les divers processus psychiques, en haut ceux qui demandent le maximum de tension, en bas ceux qui en demandent le moins. C'est ce que Janet appelle d'un nom qui a fait fortune : la hiérarchie des phénomènes psychologiques.

Lorsque la tension est faible, comme lorsqu'il y a fatigue, émotion déprimante, sommeil envahissant, ou encore faiblesse pathologique, l'esprit n'est capable de produire que des processus simples, isolés, sans coordination systématique, ou, s'ils sont compliqués, des reproductions de systèmes psychologiques fréquemment réalisés déjà, et qui ne se sont pas constitués pour s'adapter à la situation présente.

Par contre au haut de l'échelle, lorsque la tension est au

maximum, l'esprit devient capable de réagir sur le milieu, de créer des valeurs nouvelles, de distinguer entre les apparences et la réalité. Il peut exercer ce que Janet appelle la *fonction du réel,* Flournoy la *fonction de l'idéal,* Bergson la *fonction de la présentification*, trois mots pour désigner une même notion envisagée de points de vue peu différents. Janet et Bergson l'appellent du réel ou de la présentification, parce que lorsqu'elle manque, l'esprit se meut comme dans un rêve et n'arrive pas à croire à la réalité de ses conceptions, Flournoy l'appelle fonction de l'idéal parce que portée à son maximum elle permet à l'esprit de s'élever au-dessus des apparences et de percevoir les réalités supérieures et idéales.

Il faut donc un certain quantum de tension psychologique pour atteindre chaque degré de la hiérarchie, et il en faut un maximum pour atteindre ce degré supérieur qui s'appelle la conviction de la réalité, la foi qu'au jeu des images mentales correspond une réalité adéquate et objective.

Evidemment si cette conviction du réel est imposée par les circonstances, il n'est pas nécessaire que la tension soit considérable. Nous avons vu cependant que dans certains cas pathologiques, la tension est si faible que même le sentiment en la réalité de l'existence disparaît,... ou dans des cas moins graves, le malade ne peut étreindre la certitude dans une opération arithmétique,... ou encore il ne peut croire en l'affection des siens. A mesure que les forces du malade baissent, le nombre des cas où il ne peut atteindre la réalité augmente ; à mesure que les forces reviennent, ce nombre diminue, preuve bien claire du rapport qui les unit.

Et il est non moins évident que lorsqu'il s'agit d'acquérir la certitude de la réalité du monde spirituel, dont l'existence est contredite par toutes les apparences, il faut une tension tout à fait élevée, portée à son maximum pour permettre à la « fonction de l'idéal » de Flournoy de s'exercer. Cet idéal, pour le chrétien, c'est la perception de la présence de Dieu, cette *foi* vivante et toute puissante dont nous parlions au début de ce travail.

IX

Dès lors le problème se pose à nous dans des termes très précis : comment peut-on obtenir cette haute tension psychologique indispensable à l'apparition de la conviction vécue de la réalité de l'invisible, soit plus spécialement en ce qui concerne le fidèle, la *foi* en la présence du Père céleste, ou ce qui revient au même, en la présence intime du Christ spirituel ?

La réponse est entièrement contenue dans nos prémisses, et elle découle directement de la formule de l'énergétique, $E = Q \times T$.

Si E est à un moment donné, chez un individu donné, une force fixe et invariable, et si je veux qu'elle agisse en tension, il faut qu'elle diminue en quantité. Prenons des chiffres pour rendre la chose plus sensible. Si $E = 1000$, je puis avoir la formule $1000 = 100 \times 10$. (— 100 représentant la quantité, très forte par rapport à la tension 10.) Si je veux, tout en conservant $E = 1000$, augmenter la tension, il faut nécessairement diminuer la quantité, par exemple :
$1000 = 10 \times 100$ ou encore $1000 = 2 \times 500$ (10 et 2 étant la quantité, devenue très faible, 100 et 500 la tension, devenue très forte).

Si je veux que ma force psychique augmente en tension, il faut qu'elle diminue en quantité. Sa tension est faible lorsqu'elle sert à réunir dans le champ de ma conscience un grand nombre d'objets, elle deviendra forte si je diminue ce nombre, en raison directe de la diminution.

Dans les états pathologiques où le pouvoir de croire manque, le champ de conscience, indéfiniment vaste, est envahi par les idées fixes, et appauvri par la fuite des idées. A l'opposé, si je veux croire, il faut que j'applique tout ce que j'ai de force psychologique à la contemplation de deux ou trois objets seulement, ceux en la réalité desquels je veux croire, afin que la tension soit suffisante pour atteindre le niveau où il me sera possible de croire.

Le secret de la *foi*, pour le chrétien de bonne volonté, est

celui-ci : diminuer le nombre des éléments qui forment le champ de sa conscience jusqu'à ce que n'y demeure plus que la pensée de Dieu, dans l'espoir qu'alors la tension psychologique sera assez élevée pour que cette pensée soit accompagnée du sentiment de sa réalité.

X

Les faits sont là pour nous dire qu'il en est bien ainsi.

Prenons deux exemples, l'un extra-religieux et l'autre religieux.

Voici un inventeur, Denis Papin construisant sa première machine à vapeur et l'installant sur un bateau. Où donc trouve-t-il le courage de consentir au sacrifice de sa fortune en essais infructueux, et de supporter le mépris de tous ? Dans un acte de foi intense : par avance il a vu sa machine achevée, son navire en marche remontant triomphalement le courant du fleuve... Il a saisi contre les apparences la possibilité de la réalité de ses imaginations. Sa foi est grande, mais soyez certain que le nombre de ses idées est petit, je veux dire qu'elles se rapportent toutes au même but, qu'elles convergent toutes sur le même objet, la construction du pyroscaphe. Et au moment où pour la première fois il a cru, il a eu foi en son invention, dans la minute solennelle et définitive où son génie a conçu, il n'y avait rien autre dans son esprit que la seule et unique pensée en travail d'enfantement.

Le grand saint, que ravit l'extase, qui a perçu avec une acuité exceptionnelle la réalité du fait religieux, la communion vécue avec Dieu, dans un élan de foi tel que cette réalité lui apparaît plus certaine, plus évidente que la réalité matérielle qui habituellement nous environne et nous submerge, ce saint, c'est l'homme ayant su par un long entraînement et de savants exercices exaspérer sa tension psychologique au delà des limites franchies par l'ordinaire des mortels. Au moment où il fait l'expérience de la présence divine, le reste du monde a quitté la sphère de son esprit ; ce n'est

pas la conséquence de l'apparition de Dieu, c'en est la condition. Personne n'a un capital de force psychique suffisant pour percevoir à la fois la réalité supérieure et la réalité matérielle. Et l'entraînement à l'extase consiste à diminuer de plus en plus l'apport des excitations du dehors qui s'opposent à la concentration de la pensée sur un seul sujet, jusqu'à ce que la tension atteigne le niveau nécessaire à la *foi*.

« J'étais là seul avec mon Créateur, dit un pasteur, seul avec celui sans lequel rien n'existerait, ni la beauté, ni l'amour, ni la tristesse, ni même la tentation. La conscience du monde extérieur s'était évanouie en moi. Il ne me restait rien que l'exaltation d'une joie ineffable. » (James, *Variétés*, 56.)

XI

Nous avons maintenant à tirer de ces faits quelques conclusions d'ordre plus ou moins pratique. La première se rapporte à *l'utilité de la foi.*

Pour un esprit religieux tel que l'auteur de l'épître aux Hébreux, la foi est la force par excellence. Relisons le chapitre XI, cette philosophie de l'histoire d'Israël dans ce qu'elle a de plus sublime : l'un après l'autre défilent ses grands hommes d'action, dont les hauts faits sont rappelés en quelques mots caractéristiques. La force qui leur a permis d'être, les uns des héros, les autres des martyrs, ce fut, répète pour chacun d'eux l'auteur sacré, ce fut la foi, force supérieure à toute force humaine. Pour Jésus aussi la foi est la grande puissance. « Si vous aviez de la foi gros comme un grain de senevé, et que vous disiez à cette montagne de changer de place, elle le ferait. » (Mat. 17 : 20.)

L'homme moderne ne semble point partager cette opinion. La foi, qu'en ferait-il ? Tout son effort ne consiste-t-il pas à remplacer la foi par la vue ? La foi, n'est-ce pas par excellence le domaine de la religion, et la vue celui de la science ? Et si la religion, c'est la conquête du ciel, lui cherche à conquérir la terre, et il espère bien que cette conquête lui assu-

rera le bonheur certain du présent, en lieu et place du bonheur incertain d'un problématique avenir[1] !

Eh bien non ! la foi n'est pas un phénomène purement et exclusivement religieux, mais c'est une faculté propre au cerveau humain, indispensable à son activité au même titre que la mémoire ou l'imagination, et dont la privation entraîne la disparition de tout progrès et de tout bonheur.

De tout progrès ! Nous venons de parler de Denis Papin, et nous avons vu l'acte de foi à la base de sa découverte, lui donnant la force de réaliser l'idée entrevue par son génie. Prenez de même la plus petite découverte, à sa base toujours vous trouverez un acte de foi proportionné à son importance. Car le progrès toujours consiste à passer de ce qu'on voit à ce qu'on ne voit pas, mais qu'on désire, qu'on espère, et en la réalité duquel on croit, malgré les apparences défavorables. Ils sont donc bien aveugles, tous ceux qui prétendent remplacer la foi par la vue, et fondent néanmoins leur espoir sur la science et ses progrès, alors que ceux-ci ne sont possibles que grâce à des actes de foi.

Indispensable à l'acquisition des biens nouveaux, la foi ne l'est pas moins pour que la possession des biens déjà acquis soit accompagnée de quelque paix et de quelque bonheur. Supposons un homme ayant tous les biens terrestres : santé, fortune, gloire ; supposons aussi que cet homme ait la certitude de ne plus les posséder demain. Jouira-t-il de ce qu'il a aujourd'hui, avec la perspective d'être dans quelques heures pauvre, méprisé, malade? Or personne n'est certain, mathématiquement assuré que demain ne le privera pas du bien auquel il tient par dessus tout, ne lui apportera pas le mal

[1] « Le sens religieux, entend-on dire, c'est une maladie, une anomalie, une infirmité, et ceux qui en manquent sont précisément les hommes supérieurs, les pionniers de l'avenir, qui ont acquis un plus haut degré de développement scientifique et psychique, et qui se sont débarrassés de toutes les superstitions religieuses, de toutes les entraves forgées contre les progrès de la science par une théologie systématiquement hostile aux conquêtes intellectuelles de l'humanité.

« La religion n'est-elle pas un phénomène d'atavisme, un anachronisme, que les esprits éclairés ne peuvent plus accepter aujourd'hui ? » Dr P-L. LADAME. Congrès de psych. de Genève 1909. p. 688.

redouté le plus. La tranquillité relative que nous possédons est faite de l'espérance que demain ressemblera à aujourd'hui par ses bons côtés, d'une espérance qui n'est pas théorique, mais vivante, une ferme assurance, démonstration des choses qu'on ne voit pas, un acte de foi.

Si ces considérations ne suffisaient pas pour montrer le rôle de la foi comme facteur de progrès et de bonheur, voici une preuve encore : Nous l'avons vu, il est des gens, hélas, qui n'ont pas la force de croire, même dans les cas les plus simples de la vie quotidienne. Ces personnes n'ont pas perdu l'espérance, c'est-à-dire la capacité d'envisager des possibilités heureuses en ce qui touche l'avenir, mais bien la capacité de croire en ce qu'elles espèrent, c'est-à-dire la foi. Eh bien ! fussent-elles favorisées comme c'est souvent le cas, de tous les privilèges de la fortune, de tous les dons de l'esprit et du cœur, de telles personnes souffrent tant de leur impossibilité de croire que leur vie est un enfer... Il leur est impossible de croire à autre chose qu'à ce qui leur est démontré avec évidence, et l'évidence hors la foi ne se rencontre pas ici-bas. Faute de pouvoir accomplir un acte de foi, elles doutent à perpétuité, et elles deviennent la démonstration vivante que la foi est si indispensable à l'homme, que quiconque la perd devient incapable de participer à la vie commune, et doit être interné, tant que dure la crise, à l'égal des fous !

Mais il ne s'agit point ici de foi religieuse ? Que nous importe ? Il est bien évident qu'il est des degrés dans la foi ! Croire en la réalité de ce qu'on espère, lorsque les apparences favorisent cet espoir, c'est un degré inférieur de foi, une foi si terre à terre que tout homme en santé la possède. Mais si celle-ci est bonne, pourquoi une foi plus robuste serait-elle néfaste, puisqu'il suffit que les apparences soient de moins en moins favorables à l'espérance pour que la foi doive être de plus en plus grande ? Pour développer un exemple déjà cité, il est évident qu'il est aisé à une mère qui n'a pas vu son fils depuis un mois de croire qu'il l'aime toujours ; mais si l'absence s'est prolongée plusieurs années, pendant les-

quelles ce fils n'a pas donné de ses nouvelles, les circonstances deviennent nettement défavorables à l'espérance de la mère, et si elle croit toujours en l'amour de son fils, c'est que sa foi est grande.

Et la foi suprême sera évidemment celle qui se manifestera lorsque les apparences se dressent en complète contradiction avec l'objet de l'espérance. Or nous pouvons donner un nom à l'apparence, et l'appeler avec l'épître aux Hébreux le *visible ;* ce qui dès lors lui sera le plus opposé, c'est l'*invisible.* « Moïse, dit l'auteur sacré, tint ferme, comme voyant par la foi celui qui est invisible. » De sorte que si Dieu est par excellence l'invisible, l'acte de foi suprême se trouve être la foi en Dieu.

Dieu, c'est l'Infini, et nous sommes plongés dans ce qui est borné, compté, mesuré et dénombré. Dieu, c'est l'Eternel, et nous vivons dans le temps, dans ce qui passe, ce qui se transforme et ce qui meurt. Dieu, c'est la Sainteté, et nous vivons dans le péché. Dieu, c'est la Justice, et nous vivons dans l'iniquité. Dieu, c'est l'Amour, et nous vivons dans l'égoïsme. Oui, toutes les apparences sont bien contre Dieu, et celui qui espère en Dieu, qui croit en lui avec la ferme assurance des héros de l'ancienne alliance, assez pour sacrifier le visible à l'invisible, celui-là possède à son suprême degré cette force supérieure nécessaire à tout homme pour vivre, progresser et connaître le bonheur, cette force qui se nomme la *foi.*

Et l'homme qui croit en Dieu n'est pas un arriéré, un dépassé, un esprit faible. Bien au contraire, lorsque sa foi est une foi vivante et active, une foi qui subsiste non par tradition morte, mais après avoir supporté les épreuves du doute, du deuil, de la souffrance et du péché, l'homme de *foi* représente le type le plus élevé de l'humanité. Il a en lui, à un degré supérieur, le plus élevé qui se puisse imaginer, la force qui a permis à l'homme de triompher des hostilités de la nature, de marcher de découvertes en découvertes dans le monde scientifique, et de victoires en victoires dans le monde moral.

Trêve donc de moqueries à l'adresse des hommes de foi ; c'est plus que de l'ignorance, c'est la pire des ingratitudes. Et surtout trêve de timidité chez ceux qui possèdent la foi, la foi sous sa forme supérieure qui s'appelle la foi religieuse, la foi en Dieu. Elle n'est point la tare à cacher, mais le plus beau fleuron de la couronne royale de l'homme.

Le pire des malheurs que nous ayons à redouter, c'est de perdre la puissance de croire, d'une façon complète et définitive. Ce jour-là, semblables aux malades dont je parlais il y a un instant, nous maudirions le jour de notre naissance. Le meilleur des bienfaits que nous devions souhaiter, c'est de posséder une force de foi si grande qu'il nous devienne aisé de ne jamais être trompés par les apparences, et que, pénétrant par la foi derrière le voile jusqu'à la vision de l'Invisible lui-même, il nous soit donné de croire en la réalité de nos espérances les plus chères, les plus hautes, les plus saintes, de croire que derrière le chaos apparent de notre univers sensible il y a la réalité de l'ordre suprême, qu'au-dessus de l'injustice des choses et des gens, il y a la Justice parfaite, en un mot que Dieu vit et que Dieu règne.

XII

Nous serions maintenant immédiatement conduits à nous demander comment on peut acquérir ou augmenter cette foi féconde, si nous ne rencontrions pas sur notre chemin une objection fort grave.

A ceux qui ne veulent pas de la foi parce qu'ils ne veulent pas de religion, nous avons dit : La foi, un des éléments du sens religieux, n'est que le développement d'une fonction générale de l'esprit humain, le *sens du réel*. Le sens religieux n'est donc en tous cas pas une anomalie par manque de développement d'une fonction, ou l'apparition d'une fonction inutile et parasite, qui ne doit se rencontrer à aucun degré chez le normal. Privez entièrement un homme de l'élément dont le sens religieux n'est qu'une manifestation extrême, et vous êtes en présence du psychasthénique bon à interner.

Oui, nous répond-on, la fonction du réel est normale, mais lorsqu'elle est portée à cet extrême de faire percevoir comme réel ce qui est irréel, elle devient mauvaise, elle est hyperesthésiée à un degré pathologique. L'homme de foi religieuse a perdu le sens du réel au même titre que le psychasthénique, par excès de tension au lieu que ce soit par déficit, mais le résultat est identique. Car l'on peut concevoir trois degrés à l'échelle de la tension psychologique, dont deux pathologiques, les deux extrêmes, celui du bas et celui du haut : perte du sens du réel par manque de tension ; perception et utilisation du réel par tension optimum; perte de ce sens, ou mieux, hyperesthésie et perception fausse, illusoire, hallucinatoire, par hypertension. L'individu percevant la réalité de l'invisible est un type particulier de délirant.

L'objection est très sérieuse. Elle montre comment tout peut se retourner contre un argument apologétique. « Le sens religieux, c'est un enfantillage, un reste du sauvage primitif... — Mais non, le sens religieux, c'est la faculté de percevoir le réel porté à son maximum... — C'est alors un phénomène de dégénérescence, un de ceux qui caractérisent la décadence d'un clan ! »

Nous ne sommes pourtant point désarmés, car nous pouvons répondre. C'est raisonner dogmatiquement et à priori que de prétendre que seuls sont réels les phénomènes perçus par une tension psychologique moyenne. Autant vaudrait décider à l'avance que seules les étoiles vues avec un télescope de force moyenne existent. Ce n'est point le lieu ici d'appliquer la théorie de l'optimum.

Pardon, insistera-t-on, je m'en tiens à vos propres termes : Si la foi est la puissance de croire en ce qu'on espère, alors que les apparences sont peu favorables à cet espoir, et si l'homme le plus élevé sur l'échelle de l'humanité est celui qui possède assez de puissance de foi pour croire alors que toutes les apparences seraient contre son espérance, est-ce que le summum de la foi ne serait pas l'adhésion au célèbre adage (tel qu'on le comprend ordinairement) « Credo, quia absurdum » ? je crois d'autant plus qu'il est plus absurde de

croire... Et allons jusqu'au bout : ne seraient-ce pas les fous qui rempliraient le mieux le programme de foi que vous venez de tracer? Car eux plus que quiconque croient en l'impossible, à tout ce que les apparences contredisent, et y conforment leur conduite.

La réponse s'impose, pour peu que nous comparions la foi du fou avec celle de l'homme de génie. L'un et l'autre voient par les yeux de la foi ce qui échappe à tous. De telle sorte que le génie passe pour fou tant que l'avenir ne lui a pas donné raison. Ici gît la différence entre la foi de tous deux : l'homme de génie voit ce que le commum des hommes ne voit pas encore, le fou ce qui ne se verra jamais. Denis Papin, le marquis de Jouffroy et Robert Fulton étaient des fous aux yeux de leurs contemporains, parcequ'ils avaient la ferme assurance, la foi, qu'on peut faire avancer des navires au moyen de la vapeur... Aujourd'hui tous nos fleuves et toutes nos rivières sont sillonnées de paquebots, et l'Amérique est à quatre jours de l'Europe.

L'avenir seul établit la différence entre la foi du génie et celle du fou, mais non son seul degré d'intensité. La foi religieuse doit se juger au même critère. Saint Paul tout le premier l'a dit : elle est folie aux gens du monde, et comme dans l'économie actuelle nous ne pouvons pas espérer que le Dieu invisible devienne visible, elle le restera jusqu'à l'établissement du Royaume à venir. Jésus-Christ, l'homme qui a eu la foi religieuse la plus puissante qui se puisse concevoir, qui a cru jusque sur la croix en la justice et en l'amour de Dieu, et en l'avenir de l'humanité, est un fou sublime, mais un fou cependant, si le Père céleste n'est qu'une création de son intelligence en délire.

Nous devons donc renoncer à l'idée de justifier l'objet de notre foi, et nulle apologétique ne rendra jamais le christianisme raisonnable : il est par essence folie et le restera jusqu'à ce que l'avénement du Fils de l'Homme, dans sa gloire, révèle à tous que le Crucifié de Golgotha a vu juste, qu'il était bien ce que sa conscience lui avait révélé, le Fils unique du Dieu créateur des cieux et de la terre. Ne nous émotion-

nons pas des rapports que l'on peut établir entre la foi religieuse et la folie, et laissons à Dieu ce qui est à Dieu, le soin de justifier ses enfants au jour qu'il a fixé pour cela.

XIII

Cependant, comme toute objection, celle-ci renferme sa part de vérité. Si la foi pour naître a besoin d'une tension psychologique au dessus de la normale, ceci ne justifie pas toutes les fois; et si nous ne pouvons convaincre autrui de la légitimité de la nôtre, tout au moins avons-nous besoin de la justifier devant notre propre conscience. Or nous avons un sûr moyen de distinguer la foi véritable de ce qui en est la contrepartie et la caricature.

Vouloir être homme de foi, ce n'est pas souscrire par avance à toutes les absurdités, croire en l'infaillibilité papale et au miracle de saint Janvier ! La répercussion de la foi sur la vie servira de critère. Une hallucination qui aura des conséquences désastreuses sera d'origine pathologique, une communion avec Dieu sera telle parce que du divin sera entré dans l'existence. Ici comme partout il faut faire intervenir des jugements de valeur, et juger de l'arbre à ses fruits. Pour ne point allonger, disons simplement que la foi est superstition si elle conduit à l'égoïsme, à l'inaction, au parasitisme ; elle est bonne et vraiment divine, si elle permet d'aimer et d'agir.

C'est le cas pour la foi de l'inventeur : ce qui en résultera profitera à l'humanité. C'est le cas pour la foi qui permet de croire en autrui : elle rend possibles les rapports sociaux. C'est le cas, à un degré supérieur, pour la foi en Dieu, par le moyen de laquelle le fidèle est amené à lutter contre le mal sous toutes ses formes, et à l'amour du prochain sous toutes ses formes aussi. Cette foi-là ne trompe pas, elle ne déçoit pas ; elle a pour elle le temps, dans lequel elle manifeste ses fruits excellents, et l'éternité qui sera sa justification absolue.

XIV

Après la question apologétique, les questions d'utilisation pratique.

La première se rapporte à l'opposition entre l'évidence psychologique, la *foi*, lorsqu'elle s'applique aux réalités de l'ordre religieux, et l'évidence intellectuelle, qui est le résultat de recherches scientifiques. Il y a même contradiction entre elles, non quant aux résultats, mais en tant qu'emploi simultané. Certes si ce qu'il y a de plus élevé dans la vie psychique c'est ce qui concerne le domaine du suprasensible, de la croyance religieuse, il n'est pas surprenant que peu d'hommes arrivent à ce niveau et parviennent à des croyances spécifiquement religieuses, à l'acquisition d'une foi personnelle. Mais il reste certain que l'homme peu instruit, qui ne connaît pas les objections rationnelles faites à la religion, sent moins la contradiction qui existe entre les apparences matérielles et la vie religieuse. Le niveau psychologique à atteindre pour que la foi devienne possible est moins élevé, et l'on rencontre plus de mystiques parmi les simples que parmi les savants et les philosophes.

De même il y a opposition entre l'activité et la foi. Je veux dire que l'homme qui fait l'expérience de la présence de Dieu ne peut en ce même moment se donner à ses frères et agir sur eux. Même le Christ, semble-t-il, pour entrer en communion intense avec son Père céleste, avait besoin parfois de solitude et de tranquillité, d'éloigner jusqu'à ses disciples, de se retirer sur la montagne ou d'user du silence de la nuit, pour réaliser la tension intérieure nécessaire à l'apparition de Dieu.

L'extase dure toujours peu de temps, et c'est fort heureux, puisqu'elle est toute réceptive sans rien d'actif. Le mystique qui ne recherche qu'elle, n'accomplit que la moitié de son devoir. Il aime Dieu, qu'il voit, mais non son prochain, qui est sorti de son horizon.

XV

Reste le moyen d'acquérir cette vision de Dieu.

Tout croyant qui vit d'une foi personnelle l'a eue, sans doute à plusieurs reprises, dans une occasion tout au moins. L'intensité de l'apparition a naturellement été très variable suivant les personnalités et les circonstances, mais suffisamment grande pour être décisive. Depuis lors sa faible conviction est cependant une conviction. Désormais il lui est impossible de se contenter de la seule terre ; il veut en espérance être citoyen des cieux, vivre de la vie qui ne mène pas à la mort, se savoir fils du Père céleste en marche vers la maison paternelle.

Mais la vision a été courte, et à mesure que le temps passe, l'impression produite s'efface. Le nombre des chrétiens qui auraient besoin de renouveler l'expérience religieuse spécifique, de se remettre pour quelques instants en communion avec Dieu, ce nombre est énorme. Comment y parvenir ?

Nous allons avoir à revenir sur la condition qui fait l'objet principal de ce travail, la question de la tension psychologique. Il va sans dire qu'elle n'est pas la seule. Disons un mot des autres pour qu'on ne nous accuse pas de ne voir qu'un seul côté de la question.

Il faut d'abord la bonne volonté préalable. Cela semble élémentaire, mais certains milieux piétistes semblent l'oublier trop fréquemment. Nous sommes persuadé que beaucoup d'âmes, dans les réunions dites de réveil, entraînées par la suggestion du milieu, ont été momentanément convaincues de la réalité du monde spirituel, ont vu Dieu. Mais il ne reste rien ou peu de chose de cette rencontre, parce que ces âmes ne la désiraient pas. Leur volonté a été momentanément annihilée, mais non transformée. Leur sens critique a été paralysé, mais il reprend vite ses droits. En d'autres termes nous ne considérons pas la rencontre de Dieu, dans un élan mystique, comme la voie normale de la conversion. Elle peut en être un temps, mais elle n'en forme pas l'essentiel. Il faut, pour que cette rencontre soit efficace, qu'anté-

rieurement se soit produit un travail lent et progressif de persuasion morale.

Certaines conditions d'ordre scientifique sont nécessaires aussi. Lorsqu'elles font défaut, la tension psychologique portée à son maximum peut bien conduire à toutes les aberrations du mysticisme, à des apparitions de Vierge ou de saints, mais non pas à la révélation du Dieu qui est Esprit.

Pour produire des résultats excellents, la tension psychologique doit donc faire partie d'un complexus de conditions, les unes d'ordre social, d'autres d'ordre intellectuel et scientifique, d'autre d'ordre religieux et moral, bonne volonté, amour du prochain, besoin de sainteté, sans lesquelles on n'aboutit qu'à des perceptions de Dieu faussées dans leur interprétation ou leurs résultats.

XVI

Les forces que nous possédons en nous-même, forces de croire, se dispersent d'habitude sur une quantité d'objets, puisque nous avons un besoin perpétuel de foi. Dans la multitude des faits qui composent la vie quotidienne, dont aucun par lui-même n'est complétement évident et qui tous cependant demandent que nous agissions, donc que nous accomplissions un choix, il faut que nous dépensions notre capital de foi à croire qu'une des directions est la bonne plutôt qu'une autre. Nous avons besoin de foi pour chacun des petits progrès, d'ordre matériel, moral, ou social, que tous nous accomplissons. Nous avons besoin de foi pour croire qu'on nous aime et que nous aimons autrui. Nous avons besoin de foi pour croire en demain, et pour jouir plus ou moins paisiblement des biens présents. Il n'est pas étonnant que notre capital, dispersé en cent et mille emplois divers, soit minime sur chacun de ces points particuliers. Il suffit pour les besognes qui demandent peu de foi, mais lorsqu'il s'agit de croire en Dieu, comment serait-il suffisant ?

Puisque la tension psychique est en raison inverse de la dispersion de l'esprit sur des sujets variés, et en raison directe de sa concentration sur un même objet, vouloir atteindre les sommets de la foi religieuse et tenir son esprit, son

attention dispersés sur une multitude de sujets, c'est vouloir réaliser une parfaite contradiction biologique. L'individu qui désire se mettre en communion avec Dieu, puisque cette communion a pour corrélatif une tension psychique arrivée à son plus haut degré, celle qui permet d'étreindre la réalité la plus difficile à atteindre, doit se placer dans des conditions telles que toutes ses forces de croire s'appliquent à ce seul objet. Ce qui revient à dire d'une façon pratique qu'il doit chasser hors du champ de sa conscience toute pensée, toute activité, tout effort, étrangers à l'idéal religieux. Il lui faut atteindre une concentration d'esprit telle que le monde, ses soucis, ses plaisirs, ses distractions, ses préoccupations normales, plus encore, les désirs terrestres les plus légitimes, les affections les plus chères, pour quelques moments n'existent plus. Alors, mais alors seulement, ce qu'il aura d'énergie intérieure, de force psychique, de puissance de croire, s'élèvera assez haut pour dominer le mur des apparences, pour planer au-dessus de la mer de brouillards, et pour que les rayons du Soleil de justice et d'amour, que la lumière de Dieu vienne le baigner et l'éclairer.

Notre expérience personnelle est là pour le prouver : dans le culte, public ou intime, ne suffit-il pas qu'une seule distraction, une seule pensée étrangère à la sphère religieuse vienne subrepticement se glisser en nous pour que le sentiment de la présence de Dieu, sur le point d'émerger des profondeurs de notre subconscient, instantanément disparaisse pour longtemps ?

XVII

Pour parvenir à ce silence intérieur pendant lequel Dieu parle, nous avons à notre disposition ce que j'appellerai les moyens ordinaires et les extraordinaires.

Des *moyens ordinaires*, et par ce terme nous entendons ceux qui sont plus ou moins tous les jours à notre disposition. Nous avons le culte public, et nous avons le culte personnel, intime.

D'où vient la bénédiction qui se rencontre dans le culte public, si ce n'est, entre autres, du fait que dans un lieu

spécialement consacré au recueillement, comme un temple, on est plus facilement porté à oublier le monde, ses soucis, ses préoccupations ? Aidé par le recueillement de ses frères, par l'action des chants, de la musique sacrée, sous la conduite du prédicateur, le fidèle arrive plus aisément à cette concentration d'esprit nécessaire à l'union de toutes les forces intérieures, à la tension psychique indispensable pour que se produise la vision du Dieu invisible. Nous avons tous le souvenir de cultes où vraiment nous sentîmes que Dieu était là, où nous avons cru en lui, d'une foi si certaine que l'existence du Père céleste était l'évidence même. Bien courts instants, mais nous en vivons et vivrons éternellement ! Pour qu'ils se reproduisent plus souvent, combien il serait nécessaire de modifier certaines de nos habitudes !... Nous comprenons aussi pourquoi bien des prédications, tout en discussions plus ou moins philosophiques, ne peuvent nous conduire au but. Instruire, édifier, adorer, sont trois buts qui ne peuvent se poursuivre simultanément.

Dans le culte personnel aussi, parfois entraînés par une lecture pieuse, en particulier celle du Livre, il peut nous arriver certains jours de nous affranchir assez du monde extérieur pour faire l'expérience de la présence de Dieu. Ce n'est pas fréquent, ce ne doit pas l'être, mais il le faut rechercher sans cesse.

XVIII

Puis, avons-nous dit, il y a les *moyens extraordinaires*.

Il y a ceux que Dieu nous impose. Ici je mets au premier rang une grande douleur, un deuil, une maladie, pour quelques-uns l'approche de la mort.

Evidemment les cas sont très divers, mais il est de fait que certains chrétiens diront, après une épreuve semblable : « Je n'ai jamais été si près de Dieu. » Pourquoi ? Parcequ'elle a imposé l'obligation de rompre pour un temps avec les habitudes de la vie banale, de penser au but de la vie, et que l'esprit a été ainsi amené à la concentration indispensable.

Quelques lecteurs ont sans doute eu plus d'une fois au cours de ce travail la pensée de la maladie, et se sont dit :

Si la foi est une fonction de l'être psychique, comment les malades, dont les forces sont diminuées, peuvent-ils conserver la foi ou se sentir près de Dieu? L'objection est trop simple pour rester sans réponse : dans beaucoup de maladies, la force psychique est diminuée en quantité plutôt qu'en tension. D'autre part, la monotonie de la vie du malade réduit la variété des préoccupations, et le milieu se trouve favorable aux expériences religieuses.

Et lorsque la mort s'approche, sans doute la quantité de force psychique est faible ; mais qu'importe alors le monde et ses distractions? Le malade fixe ses regards sur le seuil du ciel, qui s'entr'ouvre, et, disait Etienne martyr : « Je vois le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu. »

Il y a aussi les moyens extraordinaires à la portée de notre volonté. Parfois une tâche spéciale nous attend ; il faut plus que le degré de foi habituelle pour la remplir. C'est l'heure de songer à ces moyens-là, ceux que nous fournissent entre autres la retraite spirituelle, le temps mis à part, de plein gré, pour ne songer qu'à Dieu, pour s'entraîner méthodiquement à perdre la vue du monde, afin que toutes nos énergies soient concentrées à trouver Dieu.

Le catholicisme a su mieux que notre piété protestante user de semblables moyens. Ils peuvent devenir de misérables artifices. Mais nous ne devons pas oublier que c'est par eux que des milliers de chrétiens ont trouvé la joie, la sérénité, la force de reprendre leur tâche et de vaincre, dans le silence de quelque retraite, loin du milieu habituel qui nous asservit à nos soucis et à nos convoitises.

Et voici maintenant notre ultime conclusion : Ici comme toujours nous nous sommes trouvés en présence d'une unité : le corps plus l'âme. Il faut mettre le corps dans des conditions rigoureusement déterminées pour que l'âme puisse se manifester en santé et vie. Nous avons étudié l'une de ces conditions indispensables. Nous savions ces choses empiriquement. Mais il était sans doute bon qu'elles nous apparaissent plus clairement et d'une façon plus consciente.